

Mémorial
de
Saint-Cloud
1971
1972

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1972)

SOMMAIRE

Eugène TAVOILLOT (1908 Sciences)	3
Jean-Aristide LACOSTE (1910 Lettres)	7
René HENRIET (1912 Lettres)	11
Achille DUVERNEY (1912 Sciences)	14
Georges JAYRE (1913 Sciences)	16
Antoine SCHLAFMUNTER (1914 Sciences)	21
Georges CHARDON (1922 Lettres)	23
Robert BERTHOUMIEU (1924 Sciences)	25
Georges BEY (1927 Sciences)	27
Jean HAUMESSER (1929 Sciences)	30
Fabien MORACCHINI (1929 E. I.)	34
Jean BURET (1934 Sciences)	37
Raymond GRIMAUD (1938 Sciences)	40
Paul VISSIO (1945 Sciences)	42
Bernard BARBET (1960 E. I.)	44
Alain DUJARIC (1960 E. I.)	44
Autres deuils	47

Eugène TAVOILLOT

(1888-1971)

Promotion 1908 (Sciences)

NE au sein d'une famille d'universitaires, dont le chef avait été Directeur des E. P. S. de Tarare, d'Alger et de Nogent-sur-Marne, Eugène avait fait ses études principalement à l'E. P. S. de Tarare, au Lycée de Lyon, puis à l'Ecole Normale de la Croix-Rousse, à Lyon, où il prépara Saint-Cloud dès la 3^e année, alors que tous ses camarades ne le faisaient qu'en 4^e et, souvent, en cas d'échec, en 5^e. Il fut admis au concours de sortie dans les deux sections de Sciences pures et de Sciences appliquées, dès sa première tentative en juillet 1908.

Seuls les candidats à St-Cloud peuvent apprécier à leur mérite les qualités intellectuelles et l'ardeur au travail qu'exigeait une telle performance.

Il était devenu, dès nos premiers contacts, notre ami très cher : tous ceux, dont le nombre est hélas très réduit, comme en fait foi l'Annuaire de St-Cloud, se rappelleront certainement, le trio Condroyer-Robert et Tata, surnom familial qui fut attribué dès le début à Eugène Tavoillot, et qu'il garda tout au long de notre scolarité, car il exprimait à la fois la gaieté, la gentillesse et l'affection qu'il inspirait à tous.

Nous ne saurions séparer de son image, celle de sa charmante fiancée Lucie Coignard. Leur mariage avait été fixé au lendemain de la sortie de St-Cloud, jour tant heureux des vacances ; les mariés et leurs quatre témoins, deux Cloutiers Robert et Condroyer, bien sûr, et deux Fontenaisiennes Suzanne Ruinet et Marguerite Wacker composaient toute l'assistance.

Le ménage eut trois enfants, deux filles actuellement chirurgiens-dentistes toutes deux et un garçon docteur-

médecin et des petits-enfants qui, est-il besoin de le dire, apportent au foyer endeuillé par la mort du bon papa tant chéri, un précieux réconfort.

Après la sortie de St-Cloud, Eugène et Lucie furent nommés Professeurs à l'E. P. S. de Perpignan où ils exercèrent pendant quatorze années.

Ils aimèrent beaucoup cette belle région, où ils firent plus tard l'acquisition d'un adorable chalet de montagne, à Mont-Louis dans les Pyrénées-Orientales, où nous eûmes la joie de leur faire visite.

Eugène s'y livrait avec passion et succès aux joies de la montagne, la chasse à l'izard et la pêche à la truite, dans le magnifique lac des Bouzouilles à 2 000 mètres d'altitude. Ses prouesses lui acquirent dans le monde des connaisseurs une solide réputation.

Il fut nommé en 1926 Directeur de l'E. P. S. de St-Pons dans l'Hérault, et, par la suite Directeur puis Principal du Collège de Strasbourg.

Il y remplit, avec zèle et compétence, sa double mission d'Enseignant et d'Administrateur.

Il avait le don d'intéresser ses élèves à leur tâche et d'obtenir d'excellents résultats, qui lui valurent au sein du Corps Enseignant Régional une admiration incontestée.

Il se passionna de très bonne heure pour les mathématiques modernes et entreprit à leur sujet, un important travail de recherches personnelles, dont il n'eût malheureusement pas le temps de mener la rédaction à bon terme et d'en faire une édition, ce qui fut très regrettable, eu égard à la vigueur intellectuelle peu commune que révèlent des travaux encore qu'inachevés.

Ses activités furent, à la vérité, quelque peu dispersées, parce que, outre l'enseignement proprement dit, elles furent requises par d'autres obligations auxquelles son sens social ne lui permettait pas de se soustraire, entre autres sa contribution passionnée à la mise en route et au fonctionnement de la Section Locale de la Mutuelle Générale de l'Enseignement, durant son séjour à Strasbourg, et la charge écrasante qu'il assumait pendant la guerre lorsque l'Administration lui confia avec une délégation temporaire, d'Inspecteur Primaire, la délicate mission d'organiser le classement des Alsaciens refoulés, puis réfugiés à Périgueux.

Son comportement méritoire fut consacré par les témoignages de ses chefs et par l'attribution de la Croix de la Légion d'honneur.

Le goût de « l'humain » dont il fit preuve en ces heures si

douloureuses pour le pays, s'exprime en d'innombrables relations personnelles, qu'il noua avec ses compatriotes et qui lui valurent, en toutes circonstances, l'admiration et l'affection, qu'il inspira sans effort à tous les gens de cœur.

L'évocation de la personnalité de notre ami serait incomplète si nous nous bornions à son seul aspect sérieux et grave. Nous en avons connu un autre dans notre commune jeunesse.

Tata était un camarade charmant, que nous aimions tous pour son caractère affable, enjoué, primesautier, espiègle, un tantinet frondeur, au demeurant un cœur d'or sur lequel on pouvait toujours compter, toutes qualités qui le faisaient rechercher dans notre petit groupe d'étudiants. On y travaillait dur, certes, mais aussi on y appréciait cette franche gaieté que Tata excellait à susciter.

Au fil des souvenirs il nous sera permis de rappeler quelques heureux moments de cette belle époque et d'abord l'incident du mariage que n'oublieront jamais les camarades frais émoulus de St-Cloud ou de Fontenay qui en furent les spectateurs :

La gaieté était grande, comme on pense, dans notre petit cercle d'intimes. Tout juste un peu trop, supposons-nous, car dès l'entrée de M. le Maire, allez savoir pourquoi, un fou rire incoercible s'empara du marié d'abord, puis gagna en un instant tous les assistants.

M. le Maire, à bon droit interloqué, se retira en déclarant d'un air digne et réprobateur, qu'il reviendrait lorsque nous serions calmés.

Après le dernier soubresaut d'un rire intempestif dont, il faut bien le dire, nous étions assez souvent les innocentes victimes, le marié se rendit dans le Cabinet Municipal où, grâce à sa gentillesse habituelle, il tira nos jeunes fous d'une bien fâcheuse position, et M. le Maire bon prince, nonobstant ce regrettable intermède, fit ce jour un mariage des plus réussis.

Nombre de menus faits qui déclenchaient sa verve généreuse devraient être rappelés : telle sa leçon de mathématiques sur les dérivés dans laquelle il trouvait le moyen d'inclure des notions de chimie organique, écoutée sans observation par un professeur probablement distrait.

Par contre, notre groupe suivait avec beaucoup d'assiduité et de respect certains cours facultatifs de Psychologie et de Pédagogie donnés à la Faculté de Lyon par l'éminent Professeur Chabot, qui excellait à susciter nos discussions passionnées, au terme desquelles nous regagnions hâtive-

ment les hauteurs de la Croix-Rousse car les règlements de l'Ecole Normale étaient sévères en ce temps-là.

Nos promenades du jeudi comportaient toujours une station à la Pâtisserie des Terreaux où chacun de nous étudiants ou étudiantes régalaient les camarades à tour de rôle.

Des distractions plus recherchées occupaient nos dimanches où nous étions fidèles à nos spectacles favoris de l'Opéra-Comique, du Français et des Concerts Colonne.

Et tant de souvenirs oubliés qui entretenaient dans notre petit monde étudiantin une atmosphère de franche amitié et de gaieté, qui devait beaucoup à Tata.

Nous avons retenu longuement votre pensée sur l'événement de votre vie, propre à raviver vos souvenirs et votre tristesse, mais nous sommes sûrs qu'ils vous apporteront aussi une grande douceur, pour le regretter.

Nous sommes sûrs aussi que les camarades de St-Cloud, hélas bien peu nombreux, qui ayant connu votre mari, pourront lire cette lettre, en seront très émus, car eux aussi ils l'aimaient comme nous-mêmes.

Pourrions-nous rendre plus bel hommage à sa mémoire ?

Léon CONDROYER.

Fernand ROBERT.

(1908 Sciences)

Jean-Aristide LACOSTE

(1890-1970)

Promotion 1910 (Lettres)

LORSQUE, en mai 1970, le moment vint où préparer le Conseil d'Administration et l'Assemblée Générale de notre Amicale, il me parut opportun pour ce qui me concernait de me retirer discrètement de ce Conseil où je figurais depuis 1937 et d'en faciliter ainsi le très souhaitable rajeunissement. Poussant plus loin cette idée, il me vint à l'esprit de suggérer à mon aîné J.-A. Lacoste de s'associer à ce mouvement en retraite. Je lui téléphonai amicalement, il acquiesça d'emblée en homme affranchi de tout complexe de vanité ou d'ambition personnelle. Mais il ajouta calmement que son état de santé étant devenu précaire, il n'était pas assuré qu'il puisse se rendre à notre réunion amicale du 7 juin. Il y vint cependant, et il nous frappa à la fois par un délabrement physique fort apparent (teint grisâtre, grand état de fatigue) et par un moral intact : même simplicité tranquille, même gentillesse. Il se leva pour remercier après que, à l'annonce de son retrait, l'Assemblée l'eut applaudi, et il s'excusa avec bonne grâce de n'être en état de répondre que par un laconique merci.

Vint le repas des promotions, où il tint à figurer. Il était assis à la première table, celle des grands anciens, et je lui tournais le dos, ainsi que ma femme, nous trouvant placés à la seconde. Mélancoliques à la pensée de voir sans doute pour la dernière fois un homme qui avait su, sans aucune recherche et par la simple manifestation de sa généreuse nature, nous inspirer non seulement une grande estime mais aussi une véritable affection, nous nous propositions de le voir longuement à la fin du repas. Mais entre-temps, Lacoste s'était éclipsé, avec une telle discrétion que personne ne s'en avisa. Il n'avait pas voulu, me dit plus tard

un de ses fils, s'exposer à l'attendrissement des adieux.

Il fut donc ramené chez lui le 7 juin après-midi et, le 8 juin, se coucha pour ne plus se relever. Le 24 juin, il mourrait ignorant la nature du mal qui le terrassait : cancer généralisé.

Ainsi finit, au cours de sa quatre-vingtième année, mon ami Jean-Aristide Lacoste. Il était né en 1890 à Saint-Etienne-de-Fougères dans le Lot-et-Garonne. Mais quelques mois plus tard, ses parents s'installèrent, non loin de là, à Sainte-Livrade-sur-Lot, bourg de deux à trois mille âmes et c'est là qu'il vécut son enfance et qu'il fut élevé. Son père était cordonnier, issu d'une famille auvergnate relativement aisée et passablement conservatrice. Le cordonnier Lacoste, lui, se sentait profondément républicain : radical au sens plein où on l'entendait en cette fin du XIX^e siècle. Il rompit donc avec sa famille et alla vivre pauvrement sur les rives du Lot. Il y eut quatre enfants, trois fils et une fille.

Pauvre, mais libre, comme il aimait à le dire, républicain épris de justice, citoyen très conscient de son devoir civique, et, bien entendu, dreyfusard, le cordonnier Lacoste éleva ses enfants dans une atmosphère familiale qui marqua notre ami. Le père admirait profondément les grands hommes de l'Antiquité et c'est ainsi que Jean Lacoste fut chargé aussi du prénom d'Aristide. « Heureusement, disait-il plus tard à ses propres enfants, que le Juste ne s'appelait pas Thémistocle ou Socrate, Aristide est déjà assez lourd à porter. »

Etudes à l'Ecole primaire, Certificat d'Etudes avec mention très bien. Les ressources familiales étaient faibles et Jean-Aristide, ses humanités achevées, fut mis au travail dans une usine de conserves. Mais son Directeur d'école — homme de bien dont il est juste de citer ici le nom, M. Jeanjean —, convaincu des possibilités de son élève, le prenait à part tous les jours après la journée d'usine et le faisait travailler. De sorte que Jean-Aristide, à seize ans et demi, fut admis, dans ces conditions mémorables à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montauban. Il partagea bien vite la première place avec son camarade Besse, qui devait achever sa belle carrière comme Inspecteur primaire adjoint à l'Inspection académique de Marseille, puis alla faire une 4^e année à l'Ecole Normale de Toulouse, préparatoire à Saint-Cloud, où il fut reçu en 1910. C'est à Saint-Cloud qu'il se lia avec Jean Sarrailh (promotion 1911) d'une amitié qu'ils surent maintenir intacte jusqu'à la mort de ce dernier.

En 1912, vint le service militaire et, immédiatement la

guerre qu'il fit comme officier. Il fut plusieurs fois cité et fait chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire. Mais, et ce trait est profondément significatif, de ces exploits il ne parlait jamais et ce n'est qu'après sa mort que ses fils ont eu connaissance de ces citations retrouvées dans ses papiers personnels. Il aimait à dire toutefois que deux soldats de sa compagnie avaient risqué leur vie pour le ramener à l'arrière alors qu'il était grièvement blessé. A travers ces indications discontinues, se révèle déjà une belle nature d'homme : très jeune, vingt-cinq ans à peine, paisible foncièrement, mais jeté dans la guerre, remplissant les devoirs de son nouvel état avec simplicité, courage et humanité.

La guerre finie, en 1919, J.-A. Lacoste fut nommé professeur à l'Ecole Normale de Montauban où il s'était formé. Mais deux ans plus tard, il se faisait recevoir au concours de l'Inspection primaire et, dès lors, développa régulièrement ce qui fut sa véritable carrière. Inspecteur à Civray, il passa successivement à Poitiers, à Toulouse et enfin à Paris.

Une telle carrière témoigne d'une fidélité sans défaillance au service de l'enseignement primaire et de l'éducation du peuple. Lacoste professait que le rôle de l'école primaire est primordial pour la nation et il est remarquable que ce généreux acte de foi civique trouve actuellement sa confirmation sur le plan individuel dans la psychopédagogie la plus évoluée, qui, dans le processus d'éducation de l'enfant et de l'adolescent, accorde de plus en plus d'importance au degré préscolaire et primaire. Il parlait souvent de son métier à la table de famille. Passionné de pédagogie, ouvert aux méthodes nouvelles et à toutes les formes d'expression, il marqua longtemps une prédilection singulière pour le dessin des enfants dont il aimait à collectionner les œuvres. Ainsi, démocrate et citoyen, il avait trouvé dans son activité professionnelle le plein emploi de sa volonté de servir conjointement les enfants du peuple et la grandeur véritable de la nation.

Comme il va de soi, de tels hommes, voués à leur place au service de l'esprit, se montrent singulièrement dédaigneux de l'argent et des honneurs, vains prestiges. J.-A. Lacoste était tout l'opposé de ce qu'on appelle communément un carriériste. Alors qu'il était Inspecteur primaire de la Seine, doyen et porte-parole de ce corps de fonctionnaires (et il exerçait cette sorte de magistrature avec une calme autorité et, à l'occasion, un courage dont j'avais pu

recueillir des échos), sa valeur personnelle, la solidité de sa carrière et la confiante amitié du Recteur Sarrailh, auraient pu le faire accéder à des emplois plus décoratifs. Il lui en fut proposé et il les refusa.

Fils d'un artisan rustique, animateur passionné d'un enseignement populaire accordé aux besoins d'une clientèle à dominante rurale, radical de la bonne manière, celle d'Herriot et d'Alain, individualiste, il vint peu à peu cependant à prendre une conscience lucide des bouleversements économiques résultés de l'avènement en force d'un monde à dominante industrielle et des problèmes subséquents d'adaptation de notre système éducatif. Dans ce domaine, Jean Sarrailh lui avait ouvert la voie qui, Recteur à Grenoble en 1937, fut l'un des premiers à se préoccuper de ces problèmes.

Politiquement, c'était un démocrate convaincu, respectueux jusqu'au scrupule de la dignité des hommes. Fidèle dans ses amitiés, il avait pu devenir le confident de personnalités de premier plan comme Oscar Auriac ou Jean Sarrailh sans rien abdiquer de son indépendance et de son libre jugement. Honnête, serviable, bienveillant, généreux, incapable de composer avec l'injustice, il était encore d'une courtoisie sans défaut et d'une gaieté calme et égale qui témoignait de la présence en lui de cet équilibre interne qui est la marque des forts.

Il avait eu le malheur de perdre prématurément son épouse, et il avait supporté cette épreuve avec cette discrète dignité qui était dans sa nature. On devinait qu'une amitié solide, laconique et virile, le liait à ses deux fils, qui parcourent de brillantes carrières industrielles.

Physiquement, ce qui frappait en Lacoste était la puissance, marquée dans la structure de la tête et dans l'ampleur du buste. Une blessure de guerre au pied imprimait à sa démarche un léger dandinement et comme une sorte de majesté courtaude. Cette solidité s'éclairait d'un regard et d'une ouverture de visage qui disait la force d'âme sans ostentation, la vivacité intellectuelle et une profonde bonté.

Au bout du compte, et en guise de bilan, osons conclure que le cordonnier Lacoste ne s'était pas trompé et que cet Aristide, à sa place et à sa manière, a mérité qu'on le désigne du nom de Juste.

H. CANAC.

René HENRIET

(1892-1970)

Promotion 1912 (Lettres)

JE l'avais fort peu connu bien qu'ayant été son voisin immédiat pendant deux ans. Je n'ai de lui que quelques souvenirs épars. De musique surtout car il était mélomane et excellent organiste. Par la fenêtre il me faisait ainsi participer sans le savoir à son admiration pour les grands maîtres qu'il aimait.

Un jour, fâché de voir commencer la construction d'une nouvelle école privée en contrebas de sa propriété, nous nous étions rencontrés, lui pour me faire part de ses doléances car il craignait de ne plus avoir sous les yeux le panorama entier de la chaîne de Belledonne, et moi pour tenter de lui faire comprendre que l'Administration n'y pouvait rien. En fait nous avions fort peu parlé de cette affaire et je m'étais borné à l'écouter, avec grand plaisir du reste car il avait le don de la parole, tout en parcourant son terrain sous les arbres.

Il m'avait beaucoup parlé des classes de neige sachant que l'on me surnommait parfois « l'inspecteur des neiges » en raison du nombre de classes blanches que j'accueillais chaque année dans ma circonscription et qui représentait à l'époque le dixième de toutes les classes de neige de France. Et c'est ainsi que j'ai appris, presque incidemment, qu'il avait été à l'origine de ce type de classes.

Mes collègues m'ont confirmé par la suite qu'il fut effectivement un pionnier en ce domaine. On l'ignore trop souvent encore.

Et c'est parce que mes collègues, et surtout ceux de Savoie, l'ont beaucoup mieux connu que moi, que je me suis adressé à l'un d'eux qui m'a adressé une lettre fort

touchante dont j'ai extrait le témoignage que vous trouverez en annexe.

J. BLANCHARD.



Témoignage

M. Henriet représentait le type même du bourru au grand cœur. Sa taille, sa carrure, sa voix impressionnaient tout le monde. Il le savait et s'en servait. Mais pour les bonnes causes et jamais sans, finalement, mettre chacun à l'aise. Un geste suffisait, ou un regard. Ou, le plus souvent, une exclamation à la limite du juron — et pas toujours du bon côté de la limite.

Il avait le sens de l'administration, c'est-à-dire qu'il voyait en elle un moyen de servir les administrés. La bêtise n'était pas son fort. Je pourrais conter ici plus d'une anecdote. Je ne veux pas me montrer indiscret...

M. Henriet aimait les enfants. Et ils allaient d'instinct vers lui, ce qui posait parfois des problèmes de sortie lors de ses visites dans les petites classes... A la naissance de ma fille, voilà bientôt dix-huit ans, il prit un tel intérêt à cet événement (!!!) que j'en fus surpris. En toute occasion il me demandait des nouvelles de « l'héritière ». Quand nous parlions, y compris par téléphone, ses premiers mots étaient : « Et Catherine ? » Quand il vit, pour la première fois, ladite, au hasard d'une tournée, il s'avança tout droit vers son berceau, oubliant même de saluer ma femme, pour une interminable conversation à laquelle le bébé participa de son mieux...

Vrai sportif (titulaire, entre autres, du professorat d'Education physique), c'était aussi un excellent musicien. Il avait installé un orgue chez lui et en jouait d'émouvante façon. Il disposait en outre de tout un appareillage sonorisé où chaque disque « rendait » au maximum. Et il était heureux qu'on l'apprécie...

Pour les I. P., il restait le collègue, dans un « collège » avant la lettre où nous nous trouvions bien. Il jouait naturellement son rôle de « responsable », recourant, quand il le fallait, à une autorité de bon aloi. Mais il préférerait, en général, user de l'humeur. Il se montrait parfois taquin, acceptant lui-même avec fair-play la taquinerie. Il me disait un jour : « Mis à part mes cheveux » (il était chauve comme un cail-

lou...) « je ressemble à Jeanne d'Arc ». Et, comme j'enchaînais, sans trop réfléchir : « Quand vous vous lavez la figure, le matin, où vous arrêtez-vous ? », il me regarda un moment, muet, avant de lancer : « Insolent ! » Puis, il se dépêcha de rapporter mon propos à la ronde...

Voilà à quoi je pense, quand je pense à lui. Cela convient-il à un texte nécrologique ? C'est qu'avant tout, il était vivant.

M. PASSARELLI.

Inspecteur départemental
à Aix-les-Bains.

Achille DUVERNEY

(1892-1969)

Promotion 1912 (Sciences)

A défaut de notice nécrologique, nous reproduisons ci-dessous les renseignements biographiques qu'a bien voulu nous communiquer le fils de notre camarade disparu.

« Né à Annecy (Haute-Savoie) le 27 mai 1892.

A Troyes (Aube) où son père est Commissaire de Police, il fait ses études au lycée de la 6^e à la 2^e (1903-1908).

Elève à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Douai (1908-1911).

Elève de 4^e année en Sciences à l'Ecole Normale de Lyon (1911-1912).

Elève à Saint-Cloud (1912-1914).

Mobilisé en août 1914, est réformé en 1916.

Nommé à l'Ecole Normale de Carcassonne (en 1916).

Epouse en 1918 Marie Imbert, Professeur de Lettres à l'Ecole Normale de Jeunes Filles de Carcassonne.

Professeur à l'Ecole Normale de Chaumont (Haute-Marne) (1919-1924) puis à l'Ecole Normale d'Aix-en-Provence (1924-1926).

Est nommé en 1926 à Marseille (E. P. S. Victor-Hugo).

Agrégé de Physique en 1932 (à quarante ans !), débute dans l'Enseignement Secondaire en 1937 au Lycée Mignet d'Aix-en-Provence.

Nommé à Toulouse en 1939 puis à Marseille (Lycée Saint-Charles) en 1942.

Prend sa retraite en 1957. »

A. Duverney eut l'immense douleur de perdre, le 1^{er} mars 1969, l'un de ses deux fils, Robert Duverney, ancien élève de la rue d'Ulm (promotion 1947), maître-assistant de Physique à la Faculté des Sciences de Montpellier.

La fin d'A. Duverney fut tragique : ayant, seul au volant de sa voiture, et pour une cause inconnue, manqué un virage le 10 avril 1969 sur la route Napoléon à 40 km de Grasse, il fut transporté à l'hôpital Pasteur de Nice où il mourut des suites de ses blessures, après une agonie de vingt-cinq jours, le 5 mai 1969.

Georges JAYRE

(1892-1971)

Promotion 1913 (Sciences)

GEORGES Jayre s'est éteint le 26 octobre 1971 à Montpellier, au foyer de sa fille, où il vivait depuis le décès de sa chère Madeleine. Il a été enseveli auprès d'elle, à Capdenac, la petite ville aveyronnaise où il avait de solides attaches.

Georges Jayre appartenait comme beaucoup d'entre nous à une très modeste famille. Ses ascendants, tant du côté paternel que du côté maternel étaient des paysans établis aux confins du Rouergue et du Quercy. Toutefois, son père avait quitté la terre pour devenir employé des Postes. Avant de finir sa carrière à Capdenac où il fit construire une petite maison, il avait exercé dans divers bureaux ruraux. Aussi Georges eut-il une merveilleuse enfance villageoise. Il naquit à Montlaur, bourgade du Causse de Camarès, commença ses études primaires à Naussac, petite commune nichée dans la riante vallée de la Diège, affluent du Lot. En ce temps-là, quand un enfant de famille peu fortunée obtenait le Certificat d'Etudes Primaires et manifestait une intelligence en éveil, on le dirigeait généralement vers une Ecole Primaire Supérieure. Ce fut le cas de Georges : il entra en 1904 à l'E. P. S. d'Aubin, au cœur de ce qui fut naguère le bassin houiller de l'Aveyron. Première et rude expérience de l'internat. Il tint bon cependant. Un de ses jeunes professeurs, M. Neyrolles, qui sera plus tard son collègue et son ami, le remarqua « Dès nos premières classes — m'écrivit-il — je fus attiré par l'attitude réfléchie, sérieuse et calme de Georges. Il se différenciait de ses camarades physiquement vifs et exubérants et l'on devinait, à l'expression de son regard, une vie intérieure et une personnalité déjà affirmée ; j'ajoute qu'il s'y lisait parfois une teinte de mélan-

colie, signe précurseur peut-être du mal insidieux qui devait plus tard compromettre sa santé ».

En 1909 il était admis dans un bon rang à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Rodez où ses aptitudes pour les Mathématiques se précisaient et en 1912 en quatrième année à l'E. N. de Toulouse. Le séjour ruthénois ne lui avait pas pesé, le séjour toulousain l'enchantait : le travail n'était pas écrasant, on jouissait d'une liberté presque totale, la ville offrait mille agréments et il avait vingt ans !

Puis ce fut l'exaltante année de Saint-Cloud où il était entré avec la promotion 1913 qui ne terminera pas son stage : intérêt passionné suscité par l'enseignement de maîtres éminents (en tête desquels il plaçait Camille Mélinand), découverte de Paris, participation à la généreuse effervescence qui agitait les jeunes esprits.

Parlant de cette période de la vie de notre Ecole, M. E. Nae-gelen évoque « la merveilleuse camaraderie qui régnait alors dans cette maison », où il vécut « avant l'atroce guerre quelques beaux mois d'ardente espérance ». Cette flamme les avait rapprochés, lui et Georges ». Il était — écrit-il — en Sciences, moi en Lettres. Mais nous brûlions du même enthousiasme pour le socialisme, de la même admiration pour Jaurès... Et nous courions les réunions, les manifestations. »

A près de soixante ans de distance, Albert Mercier, un « scientifique » de la promotion 1912, revoit nettement Georges qui travaillait à ses côtés dans une des salles du rez-de-chaussée. Il a gardé le souvenir « de sa modestie, et de sa grande aménité. Seule, la légère ironie de son regard révélait pour ses amis qu'il n'était point dupe. Parfois, pourtant, dans nos discussions, qui empiétaient largement sur le temps d'étude, il s'animait et laissait voir ou entrevoir la pénétration de son esprit ». L'âge n'effacera pas chez l'homme mûr ces traits de la jeunesse.

La promotion 1913 fut immédiatement jetée dans la mêlée : des 31 élèves qu'elle comptait (Lettres et Sciences réunies), 11 ne devaient pas revenir. Mobilisé le 11 août 1914, Georges eut la chance de survivre ; mais les fatigues de la guerre avaient, sans qu'il s'en doutât encore, dangereusement miné sa santé.

Démobilisé, il va enseigner à Aubin dans cette école dont il avait été l'élève. Marié dès 1918, père d'une petite fille en 1921, il atteint la trentaine, cette mûre saison qui apporte normalement la plénitude. Pour lui c'est au contraire le commencement d'une cruelle épreuve. Des douleurs qui

reviennent sans cesse l'obligent à interrompre fréquemment son service. En avril 1925 il doit solliciter un congé de longue durée, quitter les siens et entrer au sanatorium des Ebruns, à Bidart, sur la côte basque.

Là il supporte vaillamment l'interminable immobilité de ceux que Jeanne Galzy a appelés les Allongés. Comme eux il a des heures de spleen, mais comme eux il garde un inébranlable espoir : quand ils entendent le tonnerre des trains qui foncent vers l'Espagne ou remontent vers le Nord, chacun imagine les voyages qu'il fera... plus tard. La cure de repos, de soleil et d'air marin est rapidement efficace. En octobre 1926, il peut se lever et bientôt explorer cette côte d'Argent où il reviendra fidèlement, en famille, pendant une longue suite d'étés.

En octobre 1929 il est nommé à l'E. P. S. de Rodez. C'est là que je l'ai rencontré et que s'est nouée entre nous une amitié qui n'a jamais failli. Sa santé reste fragile mais elle se raffermi progressivement et désormais pour Georges, sa femme Madeleine et leur fille Lisette, les années s'écoulent sans heurts, embellies par les joies du cœur qui sont celles des existences simples. A leur retraite, ils s'installent à Capdenac dans la maison familiale. Cette retraite sera traversée par les inéluctables tristesses de l'âge, perte des vieux parents, maladies graves, départ de l'enfant que ses études appellent ailleurs. Mais elle ne sera pas désolée par l'aridité de la solitude. Dans la petite ville, tout le monde les connaît et les estime ; en faisant ses courses, Georges s'arrête volontiers pour causer avec l'un et avec l'autre, on vient les voir aux « Tamaris ». Ils attendent avec impatience les congés qui leur ramènent Lisette, Robert son mari, et bientôt trois petits enfants pour lesquels Georges a une tendresse et une indulgence infinies ; ils prennent leurs quartiers d'hiver auprès d'eux, à Montpellier. « Je suis heureux », écrira Georges.

En décembre 1970 ils se préparent au départ. Madeleine se repose dans son fauteuil. Tout à coup, elle perd connaissance. Elle ne se ranimera pas. Georges refuse de se rendre à l'évidence, supplie le docteur de faire quelque chose. Sa douleur est immense. On craint qu'il n'y résiste pas. Pourtant, à Montpellier où il se réfugie, l'affection de ses enfants et petits-enfants semble lui avoir apporté un certain apaisement. Il revient à Capdenac en avril puis en août 1971. Nous nous séparons un soir avec émotion. Mais nous nous écrivons souvent. Nous comptons nous revoir bientôt.

Le 26 octobre, un coup de téléphone de Robert nous

apprend qu'il a été emporté en quelques heures par un infarctus : moins d'un an après la mort de Madeleine.

Georges Jayre était mon ami, certainement le meilleur de mes amis. Il avait d'ailleurs le culte de l'amitié. Il est douteux qu'il ait jamais eu des ennemis. Il inspirait spontanément la sympathie. Il n'avait pas cette hauteur condescendante que confère — hélas — à certains hommes la culture (comme à d'autres l'argent). Il avait horreur de toute affectation. Sa simplicité familière, son abord naturellement chaleureux et souriant rompaient tout de suite la glace et mettaient à l'aise l'interlocuteur, quel qu'il fût. Dans la foule qui a tenu à l'accompagner à sa dernière demeure et où il y avait des gens de toute condition, pas un qui ne le considérât comme un ami.

Tous ceux qui ont connu Georges ont dû être frappés par la jeunesse qu'il avait voulu et su conserver jusqu'à la fin. Jeunesse de l'allure avec un soupçon de coquetterie. Jeunesse du cœur surtout : Georges, certes, était moins enthousiaste qu'à vingt ans, mais il était resté optimiste, et, bien qu'elle se fût montrée parfois marâtre à son égard, il aimait la vie ; il avait une extraordinaire aptitude au bonheur. Il était tendre, émotif, presque hypersensible en certaines occasions. Avec cela il possédait le sens de l'humour, il le comprenait, le maniait, et le savourait chaque semaine dans les pages du « Canard Enchaîné ».

Jeunesse de l'esprit aussi. Il aimait les longues conversations courtoises, s'intéressait aux événements, aux mouvements des idées, aux grands problèmes posés par l'évolution des sciences et, notamment, de la biologie. Le temps n'avait eu aucune prise sur la fermeté de son rationalisme. Si les vieilles pierres le laissaient en général indifférent, il avait le goût des choses de la nature, des beaux paysages. A Rodez, il me conduisait souvent à un point du « tour de ville » d'où la vue embrassait un vaste panorama s'étendant jusqu'aux croupes puissantes des monts du Cantal. A Capdenac, le lieu favori de ses promenades était un sentier ombragé au bord du Lot. Il redécouvrait parfois des scènes devenues des poncifs de la littérature scolaire ; il les regardait avec des yeux neufs et émerveillés. Je me souviens d'une de ses lettres qui m'avait ravi et que j'ai conservée, où il me parlait longuement du vol des hirondelles et de leurs rassemblements avant la grande aventure d'automne. Mais aucun site ne surpassait pour lui celui du rivage de la mer. Il retrouvait toujours la mer avec un plaisir où il y avait peut-être autant de reconnaissance que d'admiration,

la mer qui avait contribué aux mauvais jours à lui rendre la santé, et dont il éprouvait chaque fois, d'une manière sensible, la bienfaisante influence.

Il y a encore dans notre Amicale quelques camarades qui ont connu Georges Jayre à Saint-Cloud. D'autres l'ont peut-être croisé au cours de leur carrière. Ces lignes, témoignage personnel d'amitié, sont aussi un message que je leur adresse et je souhaite qu'en les lisant revive un moment dans leur mémoire l'image si attachante de l'homme qui vient de disparaître.

André BASTIÉ.

Antoine SCHLAFMUNTER

(1894-1964)

Promotion 1914 (Sciences)

SCHLAFMUNTER était l'aîné de quatre enfants d'une famille modeste (le père était tailleur civil et militaire en chambre, sa mère ouvrière tailleuse). Il va en classe à l'école Dordor et c'est un élève remarquable qui enlève chaque année tous les premiers prix. Son enfance est heureuse jusqu'au décès de son père en novembre 1905.

En octobre 1906 sa mère ouvre un atelier de façonnière pour les grands tailleurs d'Alger, lui entre en qualité d'interne à l'E. P. S. de Boufarik à 35 kilomètres d'Alger. Il y fera quatre années d'études et sera reçu en 1909 au brevet élémentaire avec une dispense d'âge. La dispense ne lui est pas accordée pour se présenter à l'Ecole Normale où il ne rentrera que l'année suivante. Il sera major de sa promotion pendant les trois années d'études — passera la première partie du bac et le brevet d'arabe.

Il entre en 4^e année en octobre 1913 pour préparer l'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud où il est reçu en juin 1914.

Malheureusement la guerre éclate, l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud n'ouvre pas ses portes en octobre. Schlafmunter est alors délégué à l'E. P. S. du boulevard Guillemain à Alger où il enseigne jusqu'au 15 décembre 1914 date de son appel sous les drapeaux.

A partir de ce moment-là il se trouve successivement à Oran, Lyon, Dourdan, en Italie, à Salonique et en Hongrie pour être libéré en septembre 1919. Après quelques jours passés en famille il rejoint Saint-Cloud et passe son professorat en février 1920.

Il est alors nommé professeur à l'Ecole Normale de Bouzaréah (où il a été élève de 1909 à 1914), mais avant de

rejoindre son poste il se marie à Algré. De cette union naîtront deux enfants, un garçon et une fille. Sa mère après beaucoup de fatigue pour élever ses enfants meurt en 1923.

De 1921 à 1939 il est d'abord professeur de sciences naturelles à l'Ecole Normale puis directeur de la section d'application (école annexe), de septembre 1939 à mars 1940 il est mobilisé à Alger.

Libéré parce que appartenant à la plus ancienne classe appelée sous les drapeaux, il se retrouve après un intérim au lycée Bugeaud, à l'ex E. P. S. du boulevard Guillemain (devenue collège).

Il est nommé ensuite au lycée Lutaud où il termine sa carrière en 1960-61.

Mais les événements d'Algérie l'obligent à quitter Alger précipitamment. Il part avec sa femme, sa fille, son gendre et ses deux petites-filles, le 8 mars 1962. Après un court séjour à Bandol, la famille s'installe définitivement à Pau. Les deux ménages se séparent mais se retrouvent journalièrement et passent les vacances ensemble.

Pendant l'été 1963, en vacances à Banyuls-sur-Mer, il est atteint d'une petite crise cardiaque. C'est le signe avant-coureur d'un infarctus du myocarde qui l'emportera en moins de vingt-quatre heures le 14 avril 1964.

Pour terminer il est bon d'ajouter qu'en dehors de ses qualités professionnelles, Schlafmunter avait des qualités de cœur remarquables. Il était discret et effacé, mais il avait des attentions marquées pour les humbles qu'il aidait beaucoup. Il avait en outre une honnêteté scrupuleuse, aussi beaucoup de ses anciens élèves de l'Ecole Normale qui sont devenus ensuite ses collègues se souviennent de lui avec émotion et ne l'oublient pas.

René GROBORNE.

Georges CHARDON

(1898-1971)

Promotion 1922 (Lettres)

LES notes biographiques qui suivent sont extraites d'un article paru dans « La République du Centre » à l'occasion des obsèques de notre camarade.

Né à Orléans en 1898, M. Chardon avait été élève de l'Ecole Primaire Supérieure Benjamin-Franklin, de l'Ecole Normale d'Instituteurs, puis de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il fut successivement instituteur à Vitry-aux-Loges, surveillant à l'Ecole Normale de Versailles, professeur à Bourges, inspecteur de l'enseignement primaire à Neufchâteau, avant de venir à Orléans prendre une inspection qu'il conserva de 1937 à 1963. Pendant vingt-six ans, M. Chardon joua un rôle déterminant dans l'organisation de l'enseignement primaire de l'agglomération orléanaise et, en particulier, dans l'organisation de l'enseignement pour les inadaptés, et aussi dans la conception et la réalisation d'un imposant programme de constructions scolaires. Après sa retraite, M. Chardon fut pendant deux ans conseiller technique du C. R. D. P.

Pendant la première guerre mondiale, soldat au 131^e, puis au 113^e Régiment d'Infanterie, M. Chardon fut blessé et fait prisonnier. Il s'évada un mois avant l'Armistice. En 1939-1940, il était officier du cadre de l'intendance et fut l'adjoint du directeur du ravitaillement général du département.

Sans prétendre énumérer les très nombreux titres que possédait M. Chardon en raison de ses activités culturelles et sociales, rappelons qu'il était président de la Fédération des Œuvres laïques du Loiret, vice-président de l'Œuvre

universitaire des enfants du Loiret en vacances, président d'honneur de l'U. F. O. L. E. P., président-fondateur du Cercle laïque des Tourelles, président-fondateur de l'Office régional des Œuvres laïques d'éducation par l'image et par le son, président de la section du Loiret de la Mutuelle générale de l'Education nationale, administrateur de l'Association d'hygiène mentale du Loiret, du Centre régional de l'Enfance inadaptée, de l'Ecole Normale d'Instituteurs et de l'Ecole des Beaux-Arts.

M. Chardon était officier de la Légion d'honneur, commandeur des Palmes académiques, officier dans l'Ordre de la Jeunesse et des Sports, et chevalier du Mérite social.

La disparition de cet homme qui concevait le service de l'école et de la jeunesse comme un véritable apostolat, sera péniblement ressentie.

Robert BERTHOUMIEU

(1902-1970)

Promotion 1924 (Sciences)

LA ville de Pessac pleure deux éducateurs qui, placés à des niveaux différents, ont le même jour communiqué dans la mort : le jeune Yves Charrier, directeur du club Action-Jeunesse, tragiquement noyé en Garonne, et l'inspecteur général Robert Berthoumieu, vice-président actif de ce club, qui succomba subitement à la nouvelle de cette tragédie.

La jeunesse, tour à tour, sensible, excessive, consciente ou inconsciente, avide d'exploits ou circonspecte avec méfiance, peut trouver là un pénible mais authentique sujet de méditation...

M. Berthoumieu d'abord brillant élève de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Gironde, devint professeur de mathématiques et de sciences à sa sortie de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Après un séjour en Afrique du Nord, il revint en France pour enseigner au lycée Saint-Criq de Pau.

Educateur convaincu, épris d'indépendance, mais fidèle à ses devoirs, sportif de grande classe (jeune étudiant il avait été sélectionné dans l'équipe de France scolaire et universitaire de rugby), il eut pendant la dernière guerre et l'occupation une conduite exemplaire, qui lui valut le grade de colonel à la Libération et la médaille de la Résistance.

Il fut nommé en 1945 directeur régional des Mouvements de jeunesse et de l'éducation populaire ; puis, lors de la fusion des deux directions jeunesse et éducation physique et sportive, le secrétariat d'Etat lui confia l'organisation d'un service national postscolaire, où il donna la mesure de son imagination créatrice, de son intelligence et de sa foi.

En marge de ses fonctions officielles, il participa avec

succès à l'unité des mouvements ajistes (création du M. U. A. J.) et avec M. Dumazedier et M. Cacérés il contribua au lancement d'un important mouvement pédagogique et culturel : Peuple et Culture, qui subsiste toujours.

Responsable ou animateur de nombreuses commissions d'étude (commission Langevin, plan d'équipement Vallon, éducation populaire, réforme des examens ou concours d'E. P. S., etc.), il laissa partout les heureuses traces de son action fertile.

Nommé inspecteur général de l'éducation physique et des sports, le personnel enseignant conserve de lui le souvenir d'un conseiller pédagogique et d'un chef à la fois compétent et humainement compréhensif.

L'heure venue, il n'accepte pas, malgré une santé défaillante, la passivité d'une retraite, pourtant bien méritée.

Retiré à Pessac, il prit l'initiative de créer l'Office municipal des sports et de regrouper tous les clubs sportifs de la localité.

Cet inlassable éducateur se lança, corps et âme, dans l'expérience du club éducatif pessacais Action-Jeunesse, au destin duquel il veilla jusqu'à sa dernière heure avec une ferveur et un dévouement exceptionnel.

Malgré le désir qu'avait la famille de conserver à ses obsèques la plus stricte intimité, de nombreux amis fidèles avaient tenu à accompagner la noble dépouille d'un homme dont toute la vie généreuse fut consacrée à la jeunesse et à l'humanité.

(Article communiqué par Madame Berthoumieu, à qui l'Amicale présente ses vives condoléances.)

Georges BEY

(1907-1971)

Promotion 1927 (Sciences)

NOUS avons appris avec un très long retard la mort de notre camarade Georges Bey, décédé subitement à Lons-le-Saunier le 30 juin 1971, deux ans à peine après avoir pris sa retraite.

Georges Bey naquit en 1907 à Orgelet, petite commune du Jura. Elève à l'E. P. S. de Lons-le-Saunier de 1923 à 1926, il fut reçu major de sa promotion à l'E. N. de Lons-le-Saunier. Il entra à St-Cloud en 1927 dans la section mathématiques-physique après une année de préparation à l'E. N. de Versailles.

Il enseigna d'abord à l'E. N. G. de Commercy de 1930 à 1937 et revint à St-Cloud en qualité d'élève-inspecteur en 1937. Admis en 1938 au certificat d'aptitude à l'Inspection primaire et à la Direction des Ecoles Normales, il fit ses débuts dans l'Inspection primaire à Lure en 1938.

Mobilisé comme officier au 43^e R. I. C. sa conduite au cours de la guerre lui valut la Croix de Guerre. Mais, fait prisonnier le 22 juin 1940, il connut ensuite la terrible épreuve de quatre années de captivité.

Fidèle à son pays natal qu'il aimait tant, il eut la joie, à son retour de captivité, d'être nommé directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Lons-le-Saunier, poste qu'il occupa sans interruption jusqu'à sa retraite en 1969. C'est dans ces fonctions qu'il a donné avec enthousiasme et une très grande réussite le meilleur de lui-même.

Mais je laisse ici la parole à Monsieur Richardot, directeur d'école honoraire, président de l'Association des Anciens Elèves de l'E. N. G. du Jura, qui lui a rendu, le jour de ses obsèques, le témoignage d'affection et de reconnaissance que voici :

« Les mots certes sont impuissants pour exprimer les profonds regrets, l'immense émotion, la vive douleur qu'a causés la disparition brutale de Monsieur Bey. Douleur, émotion et regrets ont été vivement ressentis par tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître.

Cette vive émotion, ces regrets sont ceux de tous vos anciens élèves, normaliens pour qui vous fûtes le directeur respecté et aimé.

Respecté, parce que votre compétence, vos qualités intellectuelles étaient très vite reconnues de tous.

Aimé, parce que très vite on devinait les profondes qualités humaines qui vous animaient.

Mais votre profonde indulgence reste pour vos anciens élèves un trait dominant, indulgence qui n'était certes pas un signe de faiblesse mais la traduction de votre profonde générosité.

Ces regrets, cette vive émotion sont ceux aussi de nombreux instituteurs pour qui vous étiez l'Inspecteur. Mais vous étiez surtout notre conseiller discret. Nous vous respections naturellement. Vous auriez pu « imposer », mais là n'était pas votre tempérament. Grâce à vos qualités humaines, à votre extrême délicatesse, vous saviez très vite créer le climat de collaboration sympathique qui nous a rendu le travail si agréable.

Et combien vous aimiez ces enfants des classes que vous visitiez. Amour des enfants que vous aviez reporté sur vos deux petites-filles.

Pour vous, l'instituteur n'était pas simplement le pédagogue dirigeant une classe ; vous n'oubliez jamais l'être humain, le mari, le père de famille avec ses soucis quotidiens. Aussi, ne faisait-on jamais appel en vain à vous dans des moments difficiles. Combien de nos collègues, dans l'ennui, n'avez-vous pas réconfortés, secourus ? Et cela, toujours avec cette grande discrétion, cette extrême délicatesse qui vous caractérisaient.

Ces regrets, cette émotion sont particulièrement ressentis par tous les membres de l'Association des Elèves, Anciens Elèves et amis de l'Ecole Normale dont vous fûtes le créateur.

C'était en 1948. Resserrer les liens entre les différents membres était un de vos buts ; mais vous vouliez surtout venir en aide aux jeunes et, parmi eux, aux plus déshérités.

Et cette tâche vous l'avez parfaitement remplie et avec cette discrétion qui vous honore. Votre action n'était pas

toujours connue. Qu'importait ? Faire le bien, reconforter, aider, n'était-ce pas votre unique souci ? »

Juste récompense de ses mérites et de ses succès, Georges Bey avait été fait chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, et, en 1966, pour le Centenaire de l'Ecole Normale, il avait été promu officier.

Le souvenir de notre ami restera fidèle parmi nous.

A Madame Bey, si subitement et si cruellement éprouvée, à sa fille, à son gendre et à ses petites-filles, nous renouvelons l'expression de nos très vives condoléances et notre profonde affliction.

Jean CESSAC.

Jean HAUMESSER

(1908-1970)

Promotion 1929-1931 (Sciences)

NOTRE camarade Jean Haumesser nous a quittés le 14 avril, l'an dernier.

Deux mois auparavant, fait exceptionnel, il avait pris un congé à la suite d'une grande fatigue mais sans aucune diminution de son activité intellectuelle. Quelques troubles moteurs observés ont alors nécessité, peu avant Pâques, l'opération d'une tumeur profonde de la base du cerveau. Puis il est tombé pratiquement dans le coma.

L'inhumation a eu lieu à Bourg-la-Reine en présence des nombreux collègues et amis (dont plusieurs Cloutards : Humbert, Host...) et de toute la municipalité de Bourg-la-Reine.



Alsacien, né à Montreux-Vieux (Haut-Rhin), fils de facteur rural, il entre comme élève-maître à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Colmar. En 1927 il est reçu au Concours d'entrée en 4^e année d'Ecole Normale.

C'est à l'Ecole Normale de Caen, où cette classe venait d'être créée, que nous nous rencontrons pour la rentrée d'octobre (4 à 5 filles, 6 ou 7 garçons, originaires de tous les coins de la France). La préparation visait le concours d'entrée à « Saint-Cloud » et aussi le concours d'entrée à « Technique ». Elle était assurée par une très bonne équipe de professeurs des Ecoles Normales et du Lycée, en collaboration avec des professeurs de la Faculté des Sciences pour les travaux pratiques et les premiers certificats de licence. Notre directeur était Le Brun, un de nos anciens de Saint-Cloud (1895), doté d'une poigne de fer et aussi un des meilleurs arithméticiens de France.

Ce régime de travail intensif ne nous libérait que le dimanche après-midi.

En 1929, l'effort porta ses fruits puisque 4 garçons (sur 19 reçus) étaient admis à l'Ecole. Tandis que Dumesnil et Hémary choisissaient la section Mathématiques-physique, je suivis Haumesser qui prit la tête de la section Physique-Sciences naturelles.

Après ces deux années de « bagne », le séjour à Saint-Cloud était pour nous « la vie de château », malgré nos ressources financières très réduites (pas de salaire et familles d'origines généralement très modestes).

Jusqu'alors les rares Cloutards tentés par l'agrégation la préparaient après leur service militaire et tout en enseignant dans leur poste de professeur d'Ecole Normale. Encouragés par nos professeurs et par la Direction de l'Ecole (MM. Pécaut et Goujon), nous avons donc suivi, en Sorbonne, les travaux pratiques et cours pour obtenir les certificats de licence nécessaires à l'inscription au concours d'agrégation. Notre équipe de deux a donc quitté Saint-Cloud avec le professorat des E. N. et tous les certificats de licence prévus.

Il est bien certain que si je n'avais pas eu à côté de moi (non ! devant moi) un « lièvre » comme Haumesser, je n'aurais pas eu le courage d'entreprendre ce travail. Il était toujours premier et je me plaçais plus loin derrière.

Mais l'Ecole d'alors ne pouvant nous héberger que pendant deux ans, M. Pécaut nous procura un poste de surveillant d'internat (étude et dortoir) à Jean-Baptiste-Say, ce qui nous permit d'avoir le gîte et le couvert, donc de subsister tout en préparant, sous la direction de notre maître Molliard, le diplôme d'Etudes Supérieures et quelques autres certificats complémentaires.

Après une année comme auditeurs libres à la « rue d'Ulm », les résultats du *concours d'agrégation* (1933) confirmèrent les habitudes de notre cher *Jean Haumesser* : *1^{er} au classement final* sur sept admis (hommes et femmes).

En 1933-34, il fallut bien nous séparer pour le service militaire dans une école d'officiers de réserve différente.

A la rentrée d'octobre 1934, nous nous retrouvons pour deux ans à Lyon : lui au Lycée du Parc, moi à l'annexe du Lycée Ampère.

M'étant marié entre-temps, Haumesser, encore célibataire, était assez souvent notre commensal, sauf quand il accompagnait le dimanche un groupe de jeunes élèves à la station de ski voisine, de Huez.

Voilà donc huit années de vie et de labeur communs peu-

plées de souvenirs indélébiles et passées sans le moindre heurt dans une entente parfaite.

Jean Haumesser était un catholique à la foi profonde, mais jamais nous n'avons discuté de ces questions tant il était respectueux de la personne d'autrui.

En 1936, marié à une camarade Fontenaisienne littéraire, nous le retrouvons au Lycée Janson-de-Sailly. Remarqué par l'Inspecteur général Lamirand, il est introduit à la Librairie Masson où il contribue au rajeunissement de la « Collection Demousseau ».

Fait prisonnier en 1940, interné en Charente, il est libéré rapidement par suite de la dissolution du camp et peut rejoindre sa famille où trois nouveau-nés viennent de rejoindre les deux premiers jumeaux.

Il peut aussi reconforter de sa présence sa sœur devenue veuve de notre camarade Jean Albert (ancien de Saint-Cloud 1926), mort au combat.

Après une année au Lycée Buffon, il entre en 1941 au Lycée Lakanal et fixe son domicile à Bourg-la-Reine.

En 1943, notre camarade Jean Humbert (promotion 1933-35) l'y rejoint et travaillera à ses côtés pendant vingt-sept ans.

Ce sont donc des éléments de son discours prononcé au cimetière de Bourg-la-Reine, puis repris pour le mémorial publié dans le bulletin de l'Association des professeurs naturalistes (A. P. B. G.) que je reproduis ici :

« La cordialité de son accueil devait nous lier pour toujours.

Il avait alors cinq enfants ; les aînés (des jumeaux) avaient tout juste cinq ans. C'est dire le travail qu'il a fourni, élevant cinq, puis sept et huit enfants, achevant ses livres d'enseignement, enseignant d'abord dans les classes secondaires au Lycée Lakanal, puis à partir de 1946, chargé d'une classe de « Vété », sans compter la direction d'un laboratoire dont l'importance allait croissant.

Etant tout proche de lui, je puis témoigner de la richesse et de la solidité de son enseignement, de sa conscience professionnelle ; le fait d'avoir eu, à deux ou trois reprises, le premier au concours d'entrée aux Ecoles nationales vétérinaires en est une éclatante démonstration.

Que d'élèves il a aidés ou encouragés d'une façon ou d'une autre, s'intéressant à chacun en particulier ! Et si l'on tentait un difficile bilan, on pourrait dire que plus du dixième des vétérinaires français formés au cours des vingt-cinq dernières années sont passés entre ses mains.

Ses activités ne s'arrêtaient pas là. A Bourg-la-Reine, au cours des années de guerre et des années suivantes, il a lancé et développé une active et très utile association familiale. Puis, il était devenu Conseiller municipal de sa ville.

Telle fut une vie fructueuse. Tel fut l'ami dont nous gardons le souvenir : un homme d'une droiture inflexible et d'une rare bienveillance. »

Je pense que les paroles prononcées par M. le Maire de Bourg-la-Reine devant la tombe de notre camarade résument assez bien la pensée de tous ses amis.

« Je connaissais assez bien notre ami, M. Haumesser, pour supposer que la perspective d'un éloge funèbre à son adresse, lorsqu'il quitterait cette terre, n'effleura jamais sa pensée.

Sa vie se situait sur un tout autre plan que celui des vanités de ce monde et le souci des honneurs y prenait bien peu de place.

Mais il laisse tant d'obligés parmi nous que nous ne pouvons faire moins que de dire, avec les mots de tous les jours, les motifs de la grande peine que nous éprouvons tous au moment où nous allons l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, et la part que nous prenons sincèrement au deuil de tous les siens. »

Pierre BAIS.

Fabien MORACCHINI

(1900-1970)

Elève-Inspecteur (1929)

DISCRET jusqu'au secret, et gai à l'époque, tel était à l'Ecole Normale de Draguignan où il était entré un an avant moi, et tel resta jusqu'au dernier jour, même au cours des conversations les plus privées, Moracchini Fabien.

D'origine modeste comme moi-même, tous deux lecteurs de la littérature romanesque très bon marché des années 13 à 20 (Zeraco et Buffalo Bill !) mais aussi d'une centaine de textes classiques diffusés par « Les Meilleurs Livres », sans aucune note !, nous fûmes de ces quelques milliers d'élèves d'Ecole Primaire Supérieure que la III^e République haussait jusqu'à la dignité d'instituteurs et, dans un effort suprême, à celle de professeurs. Très tôt nommé délégué, très tôt marié, très tôt père de famille, c'est en prenant sur son temps libre qu'il réussit aisément à la 1^{re}, puis à la 2^e partie du Professorat des Ecoles Primaires Supérieures et des Ecoles Normales.

Nul de ceux qui le connaissaient ne s'étonna qu'il fût ensuite de ce petit groupe d'enseignants jugés dignes par les Inspecteurs Généraux de bénéficier dans les locaux de Saint-Cloud d'un an de contact avec l'Enseignement Supérieur — une des grandes joies de sa vie — pour préparer l'« Inspection Primaire ». Il fut donc Inspecteur Primaire à Aurillac (1932-1937), Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Nièvre (1937-1941), Inspecteur Primaire à Barle-Duc (1941-1946), Directeur de l'Ecole Normale d'instituteurs d'Avignon (1946-1965), où la retraite le prit.

Quel homme fut-il et y fut-il, hors des deux traits de caractère cités au début ? Un homme de foi et de pleine maîtrise.

Mon ami avait foi dans la raison et, plus encore, dans sa rigueur pourrait-on dire, s'il était possible de dissocier les deux notions ; aussi était-il réaliste, c'est-à-dire exact mesureur des pesanteurs et rudesses de la réalité qui, chez l'homme, le fascinaient, au détriment de ses pouvoirs d'envol. Aussi lorsqu'il tournait son « attention-raison » sur l'homme, c'est en sens de la justice qu'elle se muait : le volume « sois juste » de Mélinand fut un de ses maîtres-livres ; ce sens digne de la justice lui faisait respecter extrêmement la liberté de ses élèves (« Décidez ; mais voyez la suite... »). Fait pour comprendre vite et bien, pour chercher tenacement, esprit agile et posé, il tenait la bride basse à la sensibilité qu'il craignait, semble-t-il, de voir tout de suite glisser à la sensiblerie ; et aussi à l'imagination, prometteuse et trompeuse. De tour d'esprit, il avait ainsi une inclination pour un climat d'effort assez janséniste (homme qui avait lu, en combien d'heures nocturnes et ferventes, tout le « Port-Royal » de Sainte-Beuve), par là se marquait une opposition consciente au bouillonnement brouillon et à la gratuité facile, assez irritante, de la jeunesse. Peut-être était-ce là une de ses limites ; ses élèves sauraient seuls le dire.

Cette dominante du rationnel laisse prévoir, dans une vie non dispersée aux mondanités, une vie méditative qui, chez un tempérament d'homme d'action, se caractérisera par une rare maîtrise des actes posés, des décisions assumées. Je crois pouvoir affirmer que dans sa vie privée comme dans sa vie publique, tout était largement réfléchi et qu'en tant que chef, il avait tiré des valeurs qu'il respectait, toute une politique qui régissait son maintien, son langage, le train-train quotidien et même, d'avance, la ligne à tenir en cas d'événements rares. Ses actes ne devaient rien à l'humeur ; honneur et devoir s'opposaient à cette faiblesse. Pendant ses quatre dernières années, dans son exact bureau de la campagne toulonnaise, à travers la centaine de vrais dialogues d'une à deux heures de durée que nous avons menés, touchant à tous les sujets par des réflexions d'une extrême franchise, accords et désaccords mêlés, s'est profilé souvent le visage d'une sorte de M. Teste de l'Action : chaque acte, résultat ou plutôt résultante d'un grand nombre de composantes, toutes actualisées : la pleine maîtrise d'une vie.

Une si haute conscience du devoir, une si grande lucidité, une si grande qualité d'homme ne vont pas sans gêner parfois l'entourage. Peu d'hommes, me semble-t-il, ont pu

se rendre justement ce témoignage — que les Autorités, si j'ai bien compris, ont été assez distraites de lui rendre — qu'il a assumé ses fonctions, animé du zèle le plus pur ; le plus indifférent à une conception servile de l'obéissance ; le plus lucide ; le plus hautement souverain devant la mode et les pressions. Et sur ce dernier point, je puis témoigner de son silencieux courage. Il me dit un jour : « A un certain degré d'honnêteté, on t'expulse. » L'homme en qui s'est cristallisé un jour cet aphorisme n'a pas dû rencontrer que des fleurs sur sa route... Ce jugement neuf, bref, sans commentaire, résume en une sorte d'éclat sombre cet être — diamant —, sans concession à la faiblesse, que fut « Mora ».

L. MAGGIANI.

Jean BURET

(1914-1971)

Promotion 1934 (Sciences)

DANS l'aube grise du lundi 8 février 1971, à l'heure où chacun se hâtait vers les salles de cours de l'Ecole Normale, une nouvelle, murmurée de bouche à oreille comme si elle n'osait s'avouer, plongeait professeurs et élèves dans une affreuse stupéfaction : Monsieur Buret, disait-on, était mort la veille, en montagne, après une subite défaillance, alors qu'avec des camarades du Club Alpin, il explorait le parcours d'une promenade à ski.

Il avait participé l'avant-veille à un Conseil de Classe, intervenant, comme à l'ordinaire, avec sa manière vive et enjouée, animant la discussion de ses remarques pétillantes. Dans l'après-midi du samedi 6 février, équipé pour la sortie en montagne du lendemain, il franchissait, joyeux, le portail de sa propriété, disant à Madame Buret avec un sourire malicieux : « Ne t'inquiète pas, nous serons de retour peut-être demain soir ; peut-être lundi matin... peut-être jamais !... » Hasard, ou signe du destin ? Monsieur Buret quittait à jamais sa famille, sa maison, l'Ecole où il enseignait depuis le 1^{er} octobre 1946...

Jean Buret est né à Vierzon le 23 juillet 1914. Entré à seize ans à l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Auteuil, il fut admis en 1934 à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Après le service militaire, il débuta à l'Ecole Normale de Nîmes, en octobre 1938. Mais en mars 1939, la mobilisation, plus tard la guerre, interrompaient sa carrière universitaire jusqu'en octobre 1940. Il exerça alors successivement au Collège Chaptal à Paris (1940-1941), au Collège Moderne de Beauvais (1941-1942) et au Collège Moderne de Bourges (1942-1945) avant d'être nommé à l'Ecole Normale d'Avignon, où il prit ses fonctions le 1^{er} octobre 1946. Un moment tenté

par la carrière d'administrateur, Monsieur Buret prépara l'Inspection de l'Enseignement Primaire à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud et réussit, premier de sa promotion, au concours de 1950. Néanmoins, obéissant à l'appel profond de sa vocation d'enseignant, il optait bientôt définitivement pour le professorat.

Les témoignages des anciens élèves bouleversés par cette disparition brutale révèlent tous, à travers l'admiration et l'affection portées à l'ancien professeur, la profonde empreinte qu'a laissée cette personnalité exceptionnelle sur ceux qui ont eu la chance de recevoir son enseignement.

Cet enseignement allait bien au-delà de sa destination première — une claire et méthodique transmission de connaissances. Pourchassant les préjugés, piquant la curiosité, aiguisant la réflexion, conduisant grâce à sa vaste culture, aux idées générales, aux perspectives vastes, éclairantes, Monsieur Buret formait jour après jour les esprits à une méthode de pensée rigoureusement scientifique. Ainsi, il les rendait aptes à la découverte personnelle et leur ouvrait l'accès aux synthèses enrichissantes. Il préparait en même temps l'éducateur, et l'homme libre.

Heureux de communiquer la passion qui l'animait, Monsieur Buret fit à plusieurs reprises bénéficier de sa riche expérience pédagogique ses jeunes collègues des C. E. G. et des C. E. S. Le professeur érudit se doublait alors d'un conférencier brillant dont la pensée originale et l'alacrité d'esprit captivaient ses auditeurs.

Par là apparaîtrait un autre trait marquant de cette riche personnalité : le goût pour le commerce intellectuel qui, par l'échange, enrichit — Monsieur Buret s'intéressait à tout . littérature, sciences du langage, philosophie. Ses jugements, d'un humour parfois caustique — un sourire, il est vrai, les tempérerait —, exprimaient des vues pénétrantes sur le devenir du monde actuel.

Mais, si porté qu'il fût vers la méditation, notre collègue trop tôt disparu n'était pas seulement un contemplatif. Cette nature dont il scrutait les mystères, il aimait aussi en goûter les parfums, en apprécier les couleurs et les proportions. Passionné de montagne, il la provoquait en une sorte de combat viril ; en s'efforçant de vaincre l'abrupt d'une paroi, les risques d'un parcours, il libérait sa prodigieuse vitalité ; et peut-être, cette recherche toujours recommencée des entreprises difficiles, indigue-t-elle, obscure ou consciente, une quête de l'absolu.

Homme de pensée, homme d'action, Monsieur Buret fut

aussi un chef de famille accompli. — Que Madame Buret et ses enfants qui l'entourent trouvent ici l'expression de notre respectueuse sympathie.

J'évoquerai enfin, tout simplement, le collègue charmant qu'il a été pour nous, fin, délicat, discret, sachant être l'ami de tous et de chacun.

Sans doute, Monsieur Buret, êtes-vous mort comme vous auriez souhaité mourir : en pleine possession de tous vos dons, au cœur de la montagne que vous aimiez, par un lumineux après-midi d'hiver, sans avoir perçu les premières atteintes de la vieillesse. Pour nous, votre disparition, alors que votre carrière professionnelle atteignait une sorte de plénitude, ne cessera d'être douloureusement ressentie comme absurde.

Mais dans cette Ecole, où vous avez donné le meilleur de vous-même, vous continuerez à vivre, par le souvenir.

R. MATHIEU,
Directeur de l'Ecole Normale
d'Avignon.

Raymond GRIMAUD

(1916-1970)

Promotion 1938 (Sciences)

LE 9 octobre dernier, à l'âge de cinquante-quatre ans, Raymond Grimaud était enlevé à l'affection des siens et de ses amis par un mal encore implacable.

Né le 23 avril 1916 à Sussac dans la Haute-Vienne, il entra en 1933 à l'Ecole Normale de Limoges puis en 1936 à l'Ecole Normale de Clermont-Ferrand où il faisait sa quatrième année. Maître d'internat au Lycée de Thiers en 1937-1938, il était reçu à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud en 1938. Mobilisé du 16 septembre 1939 au 7 août 1940, notre camarade revenait ensuite à l'Ecole pour en sortir en 1941 avec le C. A. P. d'enseignement des Mathématiques et de la Physique et le C. A. P. d'enseignement du travail manuel. A la rentrée de 1941, il était nommé au Lycée technique Chevrollier à Angers où il devait rester jusqu'au 30 septembre 1947. Pendant ce temps, il préparait les licences d'enseignement des Mathématiques et de la Physique, puis l'agrégation de Physique-Chimie qu'il obtenait en 1947. Il était alors nommé au Prytanée militaire de La Flèche. Professeur d'un grand dynamisme, d'une grande vivacité intellectuelle, il possédait des dons exceptionnels d'intelligence et de sûreté de jugement. Unaniment apprécié, il recevait le 15 septembre 1959 une double nomination en classe de Spéciales A' et de Mathématiques supérieures. La croix de commandeur des Palmes académiques et celle de chevalier de la Légion d'honneur venaient très tôt récompenser une carrière exemplaire.

En 1965, notre ami ressentait les premières atteintes du mal qui allait l'emporter. Il subissait une grave intervention chirurgicale peu avant les vacances de Pâques, puis il étonnait tout le monde en reprenant rapidement le travail après les écrits des concours.

Dès lors, Grimaud redoublait d'ardeur dans son métier, se dévouait pour ses collègues qui l'avaient porté à la présidence de leur amicale et achevait la rénovation des laboratoires de Physique et de Chimie. Très conscient quant à la gravité de son état de santé, il luttait contre la maladie avec un cran admirable et on mesurera son courage et son dévouement en notant qu'il n'accepta d'entrer à nouveau en clinique qu'après la fin de l'année scolaire, en juillet 1969, alors que des malaises le terrassaient parfois pendant ses cours. Notre camarade ne reprenait pas la classe à la rentrée de 1969. Une volonté remarquable et une résistance peu commune lui permettaient de résister aux progrès du mal pendant de longs mois encore. Resté lucide jusqu'au bout, il comprenait enfin l'inutilité de ses efforts quand, quelques jours avant de nous quitter, il m'accueillit en disant : « Mon vieux, c'est la fin du bonhomme ! » Cet adieu m'a plongé dans la plus profonde tristesse et affligera tous ceux qui l'ont connu.

A Madame Grimaud restée seule pour poursuivre la route et à ses deux filles, j'adresse, au nom de tous ses amis et camarades de Saint-Cloud, nos très vives condoléances et l'expression de toute notre sympathie.

Louis FAILLIE.

Paul VISSIO

(1924-1971)

Promotion 1945 (Sciences)

PAUL Vissio a disparu le 1^{er} septembre dernier, emporté sous les yeux de son fils par une lame de fond sur un rocher de Belle-Ile où il passait ses vacances. Son corps n'a pas été retrouvé. Cette disparition brutale a été bien difficile à admettre par ceux qui connaissaient la vitalité exceptionnelle et l'activité débordante de notre ami. Que Madame Vissio et ses enfants, Laurence et Jean, veuillent bien trouver ici l'expression de notre très profonde sympathie.

Né à Massongy (Haute-Savoie) le 12 juin 1924, Paul Vissio est entré à Saint-Cloud en 1945. Les Cloutiers de ces années d'après-guerre se souviennent tous de son amabilité et de son tempérament sportif ardent qui se manifestait en particulier sur les terrains de football. Professeur certifié en 1948, il enseigne à Saumur, puis à Tours. Il est reçu à l'agrégation en 1953, et nommé à Blois, puis en 1956, il vient enseigner au Lycée Lakanal, à Sceaux. C'est alors qu'il se lance, avec la même fougue qu'au football, dans des activités nombreuses et variées : défense de l'Ecole laïque, action pacifiste, animation d'une association de locataires.

Mais c'est surtout dans l'exercice de son métier de professeur de mathématiques que Paul Vissio a été un homme exceptionnel. A partir de 1964, il est Secrétaire Général, puis Président, de l'Association des Professeurs de Mathématiques de l'Enseignement Public, et il en reste jusqu'à 1970 l'un des animateurs les plus actifs. A ce titre, il est amené à participer activement à la Commission de réforme des programmes de l'Enseignement du second degré. Simultanément, il dirige une collection de livres d'enseignement, dans lesquels on reconnaît sa fougue et son souci de per-

fection. Ses élèves apprécient ses qualités pédagogiques et sa grande compétence, mais plus encore peut-être ses qualités humaines, son enthousiasme, son dévouement inlassable. Il est pour beaucoup d'entre eux, parfois bien longtemps après qu'ils aient quitté les bancs du lycée, le conseiller dont l'avis est précieux, l'ami dont on sollicite un encouragement, presque le directeur de conscience.

Le 13 novembre 1971, une foule d'amis de Paul Vissio, parmi lesquels de nombreux anciens de Saint-Cloud, de nombreux collègues, de nombreux anciens élèves, s'est réunie au Lycée Lakanal devant sa salle de classe, qui portera désormais son nom. De l'une des allocutions prononcées, citons ces quelques mots : « Maintenant, hélas, il ne nous reste que le souvenir merveilleux d'un homme enthousiaste, et le modèle d'un homme généreux. »

J. LAURENT et M. CRESTEY.

Bernard BARBET

(1924-1969)

Alain DUJARIC

(1932-1970)

Promotion 1960 (Elèves-Inspecteurs)

JE trouve dans le dernier bulletin sur la liste des décès deux noms qui sont associés pour moi à tous les souvenirs, la plupart heureux, que je garde de mon séjour à l'Ecole, en 1960-1961, comme élève-inspecteur. Ainsi, Bernard Barbet, Alain Dujaric, votre course, depuis que nous nous sommes séparés, n'a pas été bien longue, ou sur quel itinéraire avez-vous bifurqué ?

« Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières ? »

Barbet, c'était d'abord une silhouette tassée, un peu souffrante. Des lunettes épaisses voilaient son regard gris. La vie avait été dure pour lui. Il avait travaillé en usine, travaillé pour devenir instituteur, puis conseiller pédagogique et il travaillait maintenant de toutes ses forces pour franchir un autre échelon. Il s'y est épuisé sans doute. Il laissait tout son traitement à sa famille, ne mangeait guère, ne sortait pas. Je ne l'ai pas vu après sa réussite au C. A. I. P. ; j'aurais bien voulu pourtant.

Dujaric était tout autre. L'œil rieur, l'accent ensoleillé, il retournait chaque soir à Montlhéry où sa femme enseignait. Sa puissance de travail était grande, ses pouvoirs intellectuels étendus. Il aimait organiser son travail, sa vie, sa phrase. Je ne sais comment il est mort, mais s'il a vu arriver

la grande Désorganisatrice, quel scandale pour son esprit ! Je retiens surtout de lui nos moments de conversation détendue, dans quelque restaurant de quartier ou de banlieue, à proximité de l'Ecole où nous devions dans l'après-midi jouer fort gravement notre rôle de futurs Inspecteurs Primaires. Oui, mieux que tout autre il savait allier le plaisant au sévère.

Barbet, Dujaric — et qui sait ? d'autres aussi qui ne répondent plus — vous êtes arrivés les premiers là où nous irons aussi.

« Tout va sous terre et rentre dans le jeu. »

Souvenons-nous pourtant de nous ressouvenir.

C. LAILLIER.

Dans une fin d'après-midi de novembre, après une longue journée de travail égale en fatigue et en servitude à tant d'autres accumulées, Alain Dujaric a trouvé la mort sur la route, dans une effroyable collision qui fit deux morts et laisse neuf orphelins.

En une phrase, l'atroce réalité s'impose, implacable. Mais lequel d'entre nous pourrait ne pas en être comme pétrifié, lorsque l'on t'a connu, lorsque l'on sait l'homme que tu étais ? Aujourd'hui, à quel douloureux honneur ton amitié me contraint ! Tu fus le premier élève-inspecteur que je rencontrai à Saint-Cloud, à cette rentrée de 1960 ; tu me donnas très vite une affection discrète, mais sûre et efficace ; nous ne nous quittions guère et nos places, dans la salle d'étude, furent toujours jalousement gardées. Le meilleur, tu l'étais et personne ne le mettait en doute. Nous savions que le concours d'entrée t'avait placé en tête ; nous avions constaté que si tes interventions étaient rares, elles étaient toujours décisives, nourries aux sources d'une grande culture ; tu étais devenu comme une référence : celui qui ne peut guère être dépassé, mais assurément celui vers lequel on doit tendre pour se classer parmi les meilleurs.

Instituteur du cadre chérifien, titulaire de quelques certificats de licence, c'est à notre chère Ecole Normale Supérieure que tu devais prendre la mesure d'une dimension nouvelle. Tu en sortis inspecteur dans le peloton de tête et, peu après, tu reprenais tes études universitaires. La Licence terminée, tu soutenais brillamment le Diplôme d'Etudes Supérieures avec M. le Professeur Soboul. Nommé inspec-

teur-professeur à l'E. N. I. de Rouen, tu fus, voici deux ans, muté inspecteur à Mirande. Pendant ces quatre ou cinq années, nous n'avions jamais cessé d'avoir des contacts ; et voici que j'allais te retrouver à la Faculté de Toulouse pour la préparation du Concours qui, à nos yeux, représentait la grande consécration de notre carrière. Et tu venais de triompher de l'Agrégation.

Quelle carrière et quel exemple !

Pourtant tu restais simple, discret, effacé. Tu te serais volontiers excusé de ton intelligence, de ta culture, de tes talents. Tu étais un homme exceptionnel, mais tu refusais d'y croire. C'est que tu étais un grand timide et ton écorce un peu rugueuse cachait cette timidité. Elle cachait aussi beaucoup de générosité et de dévouement.

Je puis le dire, Alain, ta grande passion fut l'Ecole, ton grand amour fut ta famille. Entre ces deux pôles, ta vie s'inscrivit constamment. J'ai vu lors de tes obsèques ; j'ai lu bien des témoignages ; tes chefs et tes administrés t'aimaient sincèrement. Pourtant tu étais exigeant à la tâche, ne laissant rien dans l'ombre ou l'indécis. Tu t'étais attaché à l'œuvre colossale de rénovation pédagogique avec une foi, une volonté, une obstination à toute épreuve. Et puis il y avait ce chaud foyer où tu reprenais forces : ta femme, tes quatre enfants — Hélène a quinze ans, Laurent a huit mois — et ta chère mère pour qui tu avais tellement d'affection. Tu passais de l'Ecole à ta famille, de ta famille à l'Ecole, dans un va-et-vient tout simple, naturel, avec toujours une égale ferveur et un don complet de ta personne.

Ce dur métier d'Inspecteur t'a tué. Si affreuse que soit cette perte pour les tiens, ceux-ci me pardonneront de dire qu'elle est immense pour l'Ecole. Car tu étais l'un de ces êtres d'élite dont la disparition laisse un vide qu'on ne cicatrise jamais tout à fait.

Aucun de nous ne t'oubliera, Alain.

Tant que je le pourrai, je veillerai sur ta mémoire car en toi j'ai perdu plus qu'un ami.

Gabriel CHAPEAU.

AUTRES DEUILS

Voici la liste alphabétique des autres anciens de l'Ecole, dont nous avons récemment appris le décès :

- Auguste Berlande (1912, Sciences).
- Pierre Brigeois (1919, Lettres).
- Alfred Brodin (1908, Sciences).
- Louis Domange (1924, Sciences).
- Emile Herpe (1911, Lettres).
- Félix Lebossé (1899, Lettres).
- Victor Scherer (1905, Lettres).

Ceux de nos camarades qui les ont connus et qui seraient susceptibles de nous fournir, soit une notice nécrologique complète, soit des témoignages ou des renseignements biographiques, sont invités à les faire parvenir au Secrétaire, qui les en remercie vivement d'avance.

Nous remercions également ceux qui pourraient nous signaler d'autres décès dont nous n'avons pas eu connaissance.

L'Association des Professeurs de Mathématiques de l'Enseignement Public nous signale qu'à la suite du décès de Paul Vissio (1945 Sciences), tué accidentellement le 1^{er} septembre 1971 à l'âge de quarante-sept ans, elle ouvre une souscription en faveur de Mme Vissio et de ses enfants. Les dons peuvent être versés au Compte Courant Postal « Solidarité A. P. M. E. P. n° 32-886-70 La Source ». Ils seront remis à Mme Vissio sans précision sur l'identité des donateurs, qui demeureront anonymes.

MME. COSSIERE ET JIGAIN : ALENCON.